



Jun Miyake

En doux majeur

Musicien obsessif, dandy, raffiné et généreux, ce trompettiste et compositeur japonais de 51 ans est un génie toujours à découvrir, même après 16 albums.

Quelle idée aussi de vouloir tirer le portrait d'un compositeur, et japonais en plus ! Un compositeur ne se raconte pas, sa musique s'en charge. Surtout : Jun Miyake est à la fois le secret le mieux gardé de la scène contemporaine et l'un des musiciens les plus originaux de l'époque, un phénomène inclassable, un artiste à l'oreille encyclopédique respecté sur trois continents. Vivant et travaillant à Tokyo, New York, Londres et Paris, il se rapproche assez bien de la définition du créateur culte. Ses albums en tout cas le deviennent au fur et à mesure qu'il les sort. Les médias parlent peu de lui mais il a travaillé avec les plus grands, de Pina Bausch à Bob Wilson, d'Oliver Stone à Philippe Découfflé. Histoire de le cerner un peu on pourrait dire qu'il est jazzman de formation, trompettiste, devenu un génie de la musique électronique world... Hal Willner, le producteur américain des plus grands, dit de lui : « C'est la première fois que je rencontre un artiste ayant une telle compréhension et une telle maîtrise d'absolument tous les langages musicaux. » On se retrouve un jour, déchaussé sur son tatami parisien, face à ce personnage élégant, énigmatique, à lui raconter que sa musique fut l'un des seuls sourires d'une jeune fille que l'on connaissait bien et qui était

en train de mourir... Il est touché. Il a lui aussi une fille étudiante. Il n'en parlera pas (tout juste signalera-t-il qu'il est père célibataire). Il parle difficilement de lui. Il préfère parler musique. Et au fur et à mesure des questions répond en empilant, entre lui et le questionneur, des CD de son travail, comme des cadeaux très précieux, à côté du petit bol de thé vert et de quelques biscuits artistiquement arrangés. Attentionné, de bonnes manières : voilà ce que disent de lui ses amis comme ses partenaires de studio. Tous, comme s'ils s'étaient donné le mot, commencent par prononcer la même phrase : « La première fois que j'ai entendu ce qu'il faisait j'étais scotché. Ou : « Quand j'ai écouté sa musique, je me suis dit "mais qui c'est ce mec ?" Nous voilà bien avancé. L'un de ses proches, le journaliste et découvreur majuscule Remy Kolpa Kopoul, nous donne quelques pistes, en rafale : « C'est un dandy saïné, doux et brillant. Il échappe à toute étiquette. Il est aux antipodes du trash. Il connaît tout de la musique électronique. Il a surtout des oreilles acérées, pointues... » Partons donc de son oreille. Ce n'est pas une oreille familiale. Son père, scientifique de formation, « préférait le silence », selon son fils. Mais le jeune Jun apprend le piano quand même, ce qui ne lui plaît pas. Il préfère déjà inventer des airs. A douze ans, il découvre le jazz avec les disques de Charlie Parker. Et l'improvisation

Jun Miyake en 9 dates

7 janvier 1958
Naissance à Kyoto.

Printemps 1970
Découverte du jazz.

Juillet 1976
Part étudier la musique aux États-Unis.

Été 1981
Retour au Japon et déception au concert de Miles Davis.

1983
Premier album *Jun Night Love*.

1996
Sortie en CD de ses musiques de pub.

Septembre 2005
Installation à Paris.

Fin 2008
Sortie de son 16^e album *Stolen From Strangers*.

Février 2009
Album pour Pina Bausch en vente sur Internet.

comme ultime liberté. J'ai décidé à cet âge-là de devenir musicien de jazz, sourit-il, et j'ai choisi la trompette à cause du son brillant et parce que c'est un instrument qui ressort, qui est devant... Il apprend seul, comme il peut, pendant cinq ans, tout en écoutant les jazzmen de passage à Tokyo.

Puis un jour, il rencontre son maître, Terumasa Hino, la star du jazz nippon. Il l'aborde après un concert et lui demande de le prendre comme élève. Le maître lui donne donc rendez-vous... à la gare. Ils prennent le train et le maître lui demande de parler de tout ce qu'il entend dans le wagon, la musique qui sort des haut-parleurs, les bruits ferroviaires. Le maître teste l'oreille de son élève. C'est une histoire japonaise qui rappelle les initiations des maîtres zen. Mais là, au lieu d'un *koin* insondable, ce sont les sons que le maître demande au disciple de décrypter. Arrivés à destination, le grand trompettiste écoute l'élève jouer de son instrument, sur la plage, et lui explique qu'il doit encore tout apprendre. Au téléphone, la mère de Jun, inquiète, entend Terumasa Hino lui dire que son fils doit partir aux États-Unis avec lui pour apprendre la musique. Dès que possible.

Jun travaille pour payer son billet d'avion et se retrouve à New York. Il joue dans des clubs dès son arrivée. N'importe quel groupe fait l'affaire, jazz funky ou traditionnel. Il joue beaucoup, du coup il rate pas mal de cours. Pourtant, il intègre le saint des saints de la musique de jazz, le Berklee College of Music de Boston. Avec avidité.

De retour au Japon après cinq ans, il joue du jazz partout, jusqu'à ce qu'il entende Miles Davis, son idole, faire son come-back. « Une énorme déception... J'ai compris à ce concert que le jazz, celui-là du moins, c'était fini. Moi, je voulais créer quelque chose de différent chaque jour... Ça m'a pas mal déprimé. Mais c'est alors que mes oreilles se sont vraiment ouvertes. » Surtout, parce qu'il commence à se faire un nom sur la scène tokyoite, on lui propose de composer des musiques pour des spots publicitaires. Il trouvera là, dans cette contrainte maximale, une source de création infinie. Pour des morceaux d'une minute ou de 15 secondes, pour Sony, Mercedes, Coca, Honda, BMW ou 7up, il invente des univers sonores inouïs. Le voilà en train de mélanger de la basse reggae, des musiques de western spaghetti, de la samba, du jazz et de la musique japonaise traditionnelle. Il écrit pendant ces années 80 bénies jusqu'à 200 musiques de pub par an. Se constituant une matière expérimentale incroyable, ce fou d'improvisation se retrouve à composer à la chaîne des musiques millimétrées. Primé dans tous les festivals de pub du monde, il peut ainsi continuer ses recherches. Les années 90 seront celles de la création pure. Une douzaine d'albums incroyables de densité. On retrouve parmi ses influences aussi bien Kurt Weill et Nino Rota que Satie, la bossa, le jazz et la musique contemporaine la plus aigüe. Les CD se succèdent, qui revisitent les mondes les plus éloignés, du cabaret à l'exotisme, en offrant une musique à la fois sophistiquée et accessible, plaisante. « Je veux que ma musique soit naturelle, dit-il, qu'elle ait une nécessité, qu'elle coule. » Dans le processus, il apprend l'importance d'être partout un étranger. Il voyage sans cesse. A Paris, sa vie paraît parfaitement réglée : piscine le matin, trompette, composition au début d'après-midi, pas trop tard, « sinon la musique dans ma tête ne s'arrête plus et m'empêche de dormir ». Mais il est toujours en transit. Pour travailler sur un album ou une pub (même si, à l'entendre, les contraintes de ce milieu-là sont devenues très contraignantes) ou pour écouter les scènes du monde et découvrir de nouveaux partenaires de studio. Pour son dernier opus, *Stolen from strangers*, il a fait travailler Lisa Papineau, Arthur H, Sanseverino, l'orchestre symphonique de Bulgarie, Dahfer Youssef... En plus de ses acolytes habituels Arto Lindsay et Vinicius Cantuaria. Le miracle opère. La musique qu'il a inventée et composée à partir de morceaux si divers devient évidente. Et soudain, en le regardant sourire quand il parle de tout cela, au-delà du raffinement et de l'excellence, apparaît un trait supplémentaire qui éclaire son personnage. On l'appellera, faute de mieux, de l'humour généreux. Un sourire qui vient dire : « Écoutez ça, »

→ DIDIER POURQUERY
Photo ROBERTO FRANKENBERG